

LES NOCES ALCHIMIQUES

DE

CHRISTIAN ROSE-CROIX

Année 1459

Dévoilés, les mystères s'avalissent,
Et profanés, ils perdent leur force.
Ne jette donc pas de perles aux pourceaux
Et ne fais point aux ânes une litière de roses.

Premier Jour

Un soir, la veille de Pâques, j'étais assis à ma table et, après m'être entretenu avec mon Créateur en une humble prière, selon mon habitude, et avoir médité beaucoup de grands mystères (par lesquels le Père de la Lumière m'avait amplement démontré Sa Majesté), j'allais préparer dans mon cœur, avec mon cher agneau pascal, un pur pain sans levain, quand, soudain, un vent si impétueux se leva que je crus voir voler en éclat sous sa violence la montagne dans laquelle ma maisonnette était nichée. Pourtant, comme rien de semblable ne m'était arrivé par le fait du diable (lequel m'avait tourmenté maintes fois), je repris courage et poursuivis ma méditation jusqu'au moment où, de façon inhabituelle, quelqu'un me toucha le dos, ce qui m'effraya au point que j'osai à peine tourner la tête; mais je ressentis de la joie, pour autant que la faiblesse humaine le permît en pareille circonstance.

Lorsqu'on m'eut tiré par mon habit à plusieurs reprises, cependant, je me retournai. Une merveilleuse forme d'apparence féminine se trouvait là, vêtue d'une robe bleue, somptueusement constellée d'étoiles d'or, comme le ciel. Dans sa main droite elle tenait une trompette d'or pur, sur laquelle était gravé un nom, que je parvins à lire mais qu'il m'est interdit de révéler; dans la main gauche, une grosse liasse de lettres écrites dans toutes les langues, qu'elle devait, comme je l'appris plus tard, porter dans tous les pays. Elle avait aussi des ailes, grandes et magnifiques, entièrement couvertes d'yeux, grâce auxquelles elle pouvait s'élever dans les airs et voler plus vite que l'aigle.

J'aurais peut-être pu observer d'autres détails la concernant, mais comme elle ne resta près de moi qu'un bref instant et

que je n'étais pas encore revenu de mon effroi et de ma surprise, je dus y renoncer. A peine m'étais-je retourné qu'elle chercha dans sa liasse et trouva enfin une petite lettre qu'elle déposa avec respect sur la table; puis elle disparut sans mot dire. Mais en s'envolant, elle sonna si fort de sa belle trompette que le son résonna dans toute la montagne et que je restai dans l'impossibilité d'entendre mes propres paroles pendant près d'un quart d'heure.

Dans une aventure aussi imprévue, je ne savais vraiment pas que faire, malheureux que j'étais. Je tombai donc à genoux, priant mon Créateur de ne rien m'envoyer qui menaçât mon salut éternel; ensuite, plein d'angoisse et de crainte, je me tournai vers la lettre. Elle était si lourde que, d'or pur, elle n'aurait guère pesé plus. En l'examinant avec attention, je découvris qu'elle était fermée par un petit sceau, sur lequel était finement représentée une croix, avec cette inscription: "In hoc signo + vinces" (Dans ce signe, tu vaincras). Cette découverte me rassura pleinement, je savais bien que le diable n'apprécierait pas ce cachet et qu'en outre, il ne lui servirait de rien. J'ouvris donc la petite lettre avec précaution et y trouvai écrits, en caractères d'or sur fond bleu, les vers suivants:

Voici le jour, voici le jour,
pour celui qui peut se rendre aux Noces du Roi.
Si tu es né pour y prendre part,
élu par Dieu pour la joie,
tu peux gravir la montagne
où se dressent trois temples
et y contempler le Prodige.

Sois vigilant,
examine -toi,
Si tu ne prends un bain de pureté,
les Noces, certes, te causeront dommage.
Qui ne se lave de ses péchés,
sera trouvé trop léger.

En dessous figurait:

'Sponsus et Sponsa' (L'Epoux et l'Epouse)

A cette lecture, je faillis m'évanouir. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête et une sueur froide m'inonda de toute part. Cas si je comprenais qu'il s'agissait des Noces promises, annoncées sept ans auparavant par une vision, attendues depuis longtemps avec un grand désir et prévues par des calculs et analyses poussées de mes positions planétaires, je n'avais pourtant jamais supposé qu'elles s'accompagneraient de conditions si sévères et si risquées. Je m'étais imaginé jadis, en effet, qu'il suffirait d'y paraître

pour y être un hôte bienvenu et estimé; or, maintenant, on me parlait d'un choix divin dont, pour ma part, je n'avais jamais été certain d'être l'objet. Je découvrais aussi, plus je m'examinais, qu'il n'y avait dans ma tête qu'incompréhension et aveuglement concernant les choses cachées; que je n'étais pas non plus capable de saisir les choses les plus simples, que j' ' avais pourtant à faire chaque jour . Que j' ' étais encore moins destiné par la naissance à percer les secrets de la Nature et à les pénétrer; à mon avis, Elle aurait pu trouver un disciple plus vertueux, à qui confier des trésors si précieux, fussent-ils soumis au temps et au changement. Je découvrais en outre que mon corps, mon comportement extérieur et mon amour fraternel du prochain n'étaient pas encore vraiment purs et sans taches.

Il m'apparaissait enfin que l'aiguillon de la chair était toujours présent en moi, tourné surtout vers la considération et le luxe de ce monde et non vers le salut de mes semblables. De la sorte, je supputais sans cesse les moyens d'accroître rapidement mon profit personnel, d'édifier des constructions grandioses, d'immortaliser mon nom en ce monde, et entretenais bien d'autres pensées charnelles du même ordre.

Cependant, les paroles obscures relatives aux trois temples me préoccupaient particulièrement; je n'arrivais pas à les expliquer, même après mûres réflexions. Et peut-être n'y serais-je pas encore parvenu sans une miraculeuse révélation. Oscillant donc de la crainte à l'espoir, ne trouvant en moi qu'impuissance et faiblesse (de sorte qu'il était impossible de venir à mon secours et que l'invitation m'inquiétait), je finis par recourir à ma voie habituelle la plus sûre: avant de m'adonner au repos, faire la profonde et ardente prière que mon bon ange m'apparût, par décret divin, pour me guider dans mon incertitude, comme cela s'était déjà souvent produit auparavant; ce qui, Dieu soit loué, arriva sous forme d'un précieux et grave avertissement, pour mon bien et pour le bien du prochain. Sitôt endormi, j'eus l'impression de me trouver, avec d'innombrables autres hommes, dans la tour obscure d'une prison, attaché à de lourdes chaînes. Il n'y avait pas le moindre rayon de lumière, et nous grouillions comme un essaim d'abeilles, aggravant encore nos maux les uns les autres. Je n'y voyais pas plus que mes compagnons, cependant je percevais que certains s'efforçaient de s'élever pardessus les autres, quand leurs fers ou leurs chaînes étaient un tant soit peu plus légers. Cela dit, personne n'avait beaucoup d'avantage sur les autres; nous étions comme une grappe de raisins, tous pendus les uns aux autres.

Étant restés longtemps ensemble dans cette misère, nous

traitant mutuellement d'aveugles et de forçats, nous entendîmes enfin la sonnerie d'un grand nombre de trompettes, accompagnées de coups de timbales si alertes que cela nous réjouit et réconforta dans notre malheur.

Au son de cette musique, le couvercle de la tour fut soulevé et un peu de lumière tomba sur nous. Il aurait fallu voir alors cette bousculade ! Nous grouillions pêle-mêle, au point que celui qui s'était un peu élevé au-dessus des autres tombait sous leurs pieds. Chacun voulait la position la plus élevée, et moi-même, sans hésiter, malgré mes lourdes chaînes, je luttai pour me dégager et me hissai sur une pierre que j'avais pu atteindre. Mais là aussi, attaqué à plusieurs reprises, je me défendis de mon mieux, des pieds et des mains. Nous n'avions qu'une seule pensée: serions-nous tous libérés? Or il en alla tout autrement. En effet, les seigneurs qui nous regardaient d'en haut, par l'ouverture de la tour, s'étant quelque peu divertis de nos gémissements et frémissements, un vieillard aux cheveux blancs nous ordonna de nous tenir tranquilles. Dès que nous eûmes obéi, il prononça les paroles suivantes, pour autant que je m'en souviens :

Si seulement le genre humain
n'avait pas visé trop haut,
il aurait reçu de grands biens,
par la justice de ma Mère.

Puisqu'il n'en fait qu'à sa tête,
il reste dans de grands tourments,
et prisonnier de la nuit.

Or ma Mère bien-aimée ne veut pas
voir qu'il a dévié.
Elle fait briller dans la Lumière
les splendeurs de ses richesses;
pourtant cela n'arrive que rarement,
afin d'en montrer la réalité,
sinon on n'y verrait qu'illusion.

En l'honneur de la fête,
célébrée aujourd'hui,
pour lui rendre mieux grâce,
une bonne œuvre sera accomplie:
une corde sera maintenant descendue.
Qui s'y accrochera,
la liberté retrouvera.

Dès qu'il eut prononcé ces paroles, la vieille Dame ordonna à ses serviteurs de faire descendre sept fois la corde dans la tour et de remonter ceux qui y resteraient accrochés. Dieu

me permette de décrire en détail l'agitation qui nous saisit: chacun voulait s'emparer de la corde et, par là même, empêchait les autres d'en faire autant. Cependant, sept minutes s'étant écoulées, une clochette donna un signal: les serviteurs hissèrent alors quatre personnes cette première fois. Perché sur une pierre contre la paroi de la tour, pour mon plus grand malheur, comme je l'ai déjà dit, j'étais dans l'impossibilité de m'approcher de la corde, qui pendait au milieu, hors de ma portée.

On redescendit la corde une deuxième fois. Mais les chaînes de la plupart étaient trop lourdes et leurs mains trop faibles pour s'y tenir accrochés, de sorte qu'en tombant ils entraînaient beaucoup de ceux qui auraient peut-être pu s'y cramponner. Plus d'un, oui, furent décrochés par d'autres qui n'étaient pas parvenus à se hisser, tant nous étions envieux les uns des autres dans notre grande misère. Mais j'avais surtout pitié de ceux dont le poids était si grand qu'ils eurent les mains arrachées et ne purent donc pas remonter.

Ainsi advint-il que, les cinq premières fois, un petit nombre seulement fut ramené. En effet, le signal sitôt donné, les serviteurs halaient la corde si vite que la plupart retombaient les uns sur les autres. La cinquième fois, d'ailleurs, la corde remonta à vide. Aussi la majorité d'entre nous, dont j'étais, commençons à désespérer d'être délivrés et implorions Dieu d'avoir pitié de nous et de nous libérer de ces ténèbres; sur quoi, quelques-uns furent exaucés. Car, lorsque la corde redescendit pour la sixième fois, plusieurs s'y agrippèrent fermement et, lorsqu'elle se balançait en remontant, elle s'approcha aussi de moi, sans doute par la volonté divine.

En hâte, je la saisis, de sorte que je me trouvai au-dessus de tous les autres et qu'ainsi, contre toute attente, je sortis enfin de la tour. Mon bonheur était si grand que je ne sentis pas la blessure qu'une pierre pointue m'avait faite à la tête, dans la remontée, avant d'avoir aidé à hisser la corde pour la septième et dernière fois (comme cela s'était fait toutes les fois précédentes). L'effort fit couler le sang sur mes vêtements mais, dans ma joie, je ne m'en aperçus point.

Lorsqu'on remonta la corde pour la dernière fois, le plus grand nombre y était enfin accrochés; alors la vieille Dame la fit emporter et enjoignit à son fils, un homme d'un grand âge (ce qui m'étonna beaucoup) d'envoyer un message aux autres prisonniers. Après un instant de réflexion, il dit ces mots:

Chers enfants ici rassemblés,
ce qui était prévu depuis longtemps,
est enfin accompli,
et, par la Grâce de ma Mère,
accordé à vos amis.

Ne soyez pas envieux de leur sort,
un temps heureux va bientôt commencer,
où tous les hommes seront égaux,
et où il n'y aura plus ni pauvres ni riches.

Celui dont on exige beaucoup,
devra beaucoup œuvrer;
Celui à qui il est confié beaucoup,
devra montrer qu'il construit.
Laissez donc là vos lamentations:
il n'y en a plus que pour quelques jours !

Ces paroles prononcées, le couvercle fut remis sur le puits et verrouillé, tandis que retentissaient à nouveau trompettes et timbales. Mais le son des instruments n'était pas assez puissant pour couvrir les lamentations des prisonniers de la tour, ce qui me fit venir les larmes aux yeux. Peu après, la Vieille Dame s'assit avec son fils sur des sièges disposés à cet effet et ordonna de compter les délivrés. Après avoir pris connaissance de leur nombre, elle l'inscrivit sur une tablette jaune d'or et demanda le nom de chacun d'entre nous, qu'un page nota également. Puis elle nous regarda les uns après les autres et soupira en disant à son fils, de telle sorte que je pusse l'entendre clairement:

" Ah ! que j'ai pitié des pauvres gens de la tour. Plût à Dieu que j'eusse réussi à les délivrer tous !" Son fils répondit alors: "Mère, Dieu en a disposé ainsi et nous ne saurions nous y opposer. Si nous étions tous des Seigneurs, possédant tous les biens de la terre, et étions assis à table, qui nous servirait le repas?" Après quoi la Mère se tut; mais elle reprit bientôt: " Délivrons donc ces gens de leurs fers", ce qui fut fait à l'instant. J'étais presque le dernier de la file et, à la différence des autres, je ne pus me retenir de faire une révérence à la Vieille Dame, et de remercier Dieu qui, par son intermédiaire, avait bien voulu, dans sa grâce paternelle, me porter des ténèbres à la lumière. D'autres suivirent mon exemple et s'inclinèrent devant la Vieille Dame. Enfin chacun se vit remettre, comme viatique, une médaille commémorative en or, où étaient gravés, d'un côté, le Soleil levant et, de l'autre - pour autant que je m'en souviens - les trois lettres D L S (Deus Lux Solis: Dieu, Lumière du Soleil).

Chacun put ensuite prendre congé, retourner à ses occupations, avec cette mission: servir son prochain pour la gloire de Dieu et taire ce qui lui avait été confié. Nous en fîmes la promesse et nous séparâmes. A cause des blessures causées par mes fers, je n'avançais qu'avec peine et boitais des deux jambes. La Vieille Dame le remarqua aussitôt, se mit à rire, m'appela près d'elle et me dit: " Mon fils, ne t'afflige pas de ton infirmité, mais souviens-

toi de tes faiblesses et remercie Dieu de te permettre d' avoir part, déjà en ce monde et malgré ton imperfection, à une Lumière si élevée; garde ces blessures pour l'amour de moi."

A ce moment, la sonnerie de trompettes retentit à nouveau, ce qui m'effraya au point de me réveiller. Alors seulement je m'aperçus que tout n'avait été qu'un rêve, mais il était si profondément gravé dans ma conscience qu' il continuait à me.préoccuper et que j'avais l'impression de sentir encore les blessures de mes pieds. Quoi qu'il en soit, je comprenais bien que Dieu me donnait d'assister à la célébration de Noces secrètes et mystérieuses; aussi, avec une confiance enfantine, je remerciai Sa Divine Majesté, la priant de me garder continuellement dans le respect que j'avais pour Elle, de combler journallement mon cœur de sagesse et de compréhension et de le guider, par Sa Grâce, jusqu'au But souhaité, sans mérite aucun de ma part.

Là-dessus, je me préparai au voyage, me revêtis de lin blanc et ceignis mes reins d'un ruban rouge sang, que je croisai sur mes épaules. A mon chapeau, je mis quatre roses rouges, pour me faire reconnaître plus facilement dans la foule.

Comme provisions, je pris, sur les conseils d'un sage, du pain, du sel et de l'eau, dont je me servis à des moments déterminés, non sans profit. Avant de quitter ma hutte, je tombai à genoux ainsi équipé de mes habits de Noces, priant Dieu de me guider, quoi qu' il dût m' arriver, vers une Bonne Fin. Et je promis à la face de Dieu que, si quelque chose m'était révélé par Sa Grâce, je ne l'emploierais point pour obtenir honneur et prestige en ce monde, mais pour la gloire de Son Nom et au service de mon prochain.

Après ce vœu, je quittai ma cellule dans l'espoir et la joie.

Deuxième Jour

Dès que je sortis de ma cellule et arrivai dans la forêt, il me sembla que le ciel entier et tous les éléments s'étaient parés pour ces Noces. A mon sens, les oiseaux chantaient plus joliment que jamais et les faons sautaient si gaiement alentour que mon vieux cœur bondit de joie et qu'entraîné par leur exemple, je me mis à chanter à pleine voix:

Réjouissez-vous, chers petits oiseaux,
et louez votre Créateur.
Élevez votre chant si clair et pur,
jusqu'à votre Dieu, au plus haut des cieux.

Il a déjà préparé votre nourriture,
et vous la donnera en temps voulu;
acceptez-la tout entière avec reconnaissance.

A quoi bon vous affliger,
et vous plaindre de ce que Dieu
vous a faits petits oiseaux ?
Ne vous posez donc plus de questions.
Il ne vous a point faits hommes?
Taisez-vous donc, tel était son sage désir,
Portez gaiement votre léger fardeau.

Et moi, alors, ver de terre,
disputerai-je avec Dieu?
Avec violence, dans la tempête céleste,
lutterai-je contre le Grand Art ?
Car nul ne contraint Dieu.
Ici, qui ne vaut rien, passe son chemin.
O hommes, soyez donc contents !

Il ne vous a pas faits empereurs ?
N'en soyez pas vexés.
Peut-être avez-vous offensé Son Nom ?
Pensez bien à cela.
L'œil de Dieu défie toute obscurité,
Il voit jusqu'au tréfonds de votre cœur,
Veillez donc à ne jamais l'offenser !

Je chantais du fond du cœur, si bien que toute la forêt en résonnait et que les montagnes renvoyaient l'écho de mes dernières paroles. Enfin, j'aperçus une belle et verdoyante prairie. Sur quoi, je quittai la forêt et me dirigeai de ce côté-là. Dans cette prairie se dressaient trois cèdres magnifiques si larges qu'ils offraient une ombre précieuse et bienvenue, ce dont je me réjouis fort, car, bien que je ne fusse guère avancé, mon ardent désir m'avait rapidement fatigué. Je me hâtai donc vers ces arbres pour m'y reposer quelque peu. Dès que je me fus approché, mon regard tomba sur un écriteau fixé à l'un d'eux. J'y lus rapidement les mots suivants, tracés en lettres ornées:

« Dieu te protège, invité ! Si jamais la nouvelle des
Noces
royales est venue à tes oreilles, alors médite les
paroles que voici:

Il existe quatre chemins, que l'Epoux te propose au
choix par notre entremise. Ces quatre chemins
mènent jusqu'au
Château du Roi, à condition de ne pas s'égarer sur
des voies détournées .

Le premier est court mais périlleux, car il est plein d'écueils sur lesquels tu peux facilement échouer.

Le deuxième est plus long, à cause de ses longs détours, mais il est certain qu'il ne va pas dans la mauvaise direction. Il est plat et facile, à condition de ne dévier ni à droite ni à gauche, et cela à l'aide d'une boussole.

Le troisième est la vraie Voie royale, car il réconforte le cœur par toutes sortes de joies et de spectacles princiers.

Cependant, jusqu'à ce jour, un homme seulement sur des milliers est parvenu à le suivre.

Par le quatrième chemin, il n'a été permis à nul mortel d'atteindre le but, car sa puissance consume, et seuls des

corps incorruptibles peuvent le supporter. Choisis donc

lequel des trois tu veux suivre et n'en dévie plus. Sache

bien, cependant, que le chemin sur lequel tu poseras le pied t'est attribué par le destin inéluctable et aussi qu'il est

interdit, au péril de ta vie, de revenir en arrière sur un seul de tes pas.

Voilà ce que nous voulions te faire savoir. Si tu prends à la légère ce sérieux avertissement, tu parcourras le chemin au milieu des plus grands dangers, avec force plaintes et

lamentations. Si tu te sais coupable de la moindre infraction aux lois du Roi, fais demi-tour pour autant que cela soit possible et retourne en hâte chez toi, en reprenant le chemin par lequel tu es venu ! »

Je n'avais pas plus tôt lu cet écriteau que toute ma joie disparut, et moi qui chantais si gaiement un moment auparavant je commençai à pleurer amèrement.

Je voyais bien trois chemins devant moi et je comprenais qu'il me serait donné, le moment venu, d'en choisir un, mais je craignais de prendre celui qui était encombré de roches et de pierres et d'y trouver une mort lamentable; ou si c'était la longue route qui m'était dévolue, de m'égarer, ou encore d'avoir un accident au cours de ce lointain voyage; je ne pouvais pas non plus espérer être justement celui qui, parmi

des milliers, choisirait la Voie royale. Je voyais aussi devant moi le quatrième chemin, mais il était tellement environné de flammes et de vapeurs que je ne m'aventurai pas de son côté. Je me demandai longtemps si j'allais m'en retourner ou choisir l'une des quatre voies. Bien conscient de mon indignité, je me consolais sans cesse en pensant au rêve où j 'étais délivré de la tour, sans trop m'y fier pourtant.

J'hésitai si longtemps entre toutes ces possibilités qu'un profond épuisement, ainsi que la faim et la soif surprirent mon corps. Je sortis donc mon pain et le coupai en morceaux. Ce que vit une colombe blanche comme neige, perchée sur un arbre, que je n'avais pas encore remarquée, et qui descendit comme elle le faisait peut-être souvent; elle se posa en toute confiance à côté de moi, je partageai donc mon pain avec elle. La colombe le prit et sa beauté me réconforta de nouveau un peu. Mais un corbeau noir, son ennemi, l'aperçut, fondit aussitôt sur elle, et comme ce n'était pas mon morceau de pain qu'il voulait mais le sien, elle ne put que prendre la fuite.

Ils s'envolèrent tous deux en direction du midi, ce qui m'attrista et me fâcha à tel point que, sans réfléchir, je pourchassai l'insolent corbeau et qu'ainsi je m'engageai contre ma volonté dans la voie prédestinée, sur la longueur d'un champ d'une acre environ, chassai le corbeau et délivrai la colombe.

Alors je me rendis compte que j ' avais agi sans réfléchir et que j'étais déjà engagé sur un chemin qu'il m'était interdit de quitter sous peine d'un lourd châtement. Je me serais consolé si, à mon grand regret, je n'avais pas laissé, au pied de l'arbre, mon baluchon avec mon pain, que je ne pouvais plus aller chercher. Car à peine me retournai-je que souffla dans ma direction un vent si violent qu'il manqua de me renverser. Cependant, si je continuais ma route, je ne le sentais pas du tout. J'en conclus aisément que me retourner contre le vent me coûterait la vie. Je pris donc patiemment ma croix sur mes épaules, me mis en route et décidai, puisqu'il devait en être ainsi, de tout mettre en œuvre pour arriver encore avant la nuit.

Malgré de nombreuses bifurcations - vraisemblablement des détours - j'arrivais toujours à garder la bonne direction grâce à ma boussole, car je ne voulais pas dévier d'un pas du méridien, bien que le chemin fût parfois si rocailleux et encombré d'obstacles que j'avais souvent des doutes.

En marchant, je pensais continuellement à la colombe et au corbeau, sans en comprendre la signification.

Enfin, je découvris dans le lointain, sur une haute montagne, un portail splendide, vers lequel je me hâtai, bien qu'il se trouvât loin, très loin de ma route, que le soleil disparût déjà derrière les montagnes et que je n'aperçusse au delà ni refuge ni abri. J'attribuai cela à Dieu seul, qui aurait tout aussi bien pu me laisser poursuivre ma route en frappant mes yeux de cécité afin que je ne visse pas le portail ! Comme je l'ai déjà dit, je me dépêchai et l'atteignis alors qu'il faisait encore jour; je pus donc examiner tout ce qui m'était nécessaire.

C'était un portail exceptionnellement beau, un portail royal, orné d'une multitude de scènes et de symboles gravés magnifiques, dont chacun, comme je l'appris plus tard, avait sa signification particulière. Tout en haut, était fixée une plaque d'assez grande taille portant cette inscription:

« Procul hinc procul ite, prophani ! »
(Éloignez-vous, si vous n'êtes pas digne !)

et d'autres paroles encore, qu'il m'est formellement interdit de révéler.

Dès que j'arrivai au portail, apparut subitement quelqu'un qui portait un vêtement bleu ciel; je le saluai aimablement. Il répondit à ma salutation mais exigea d'emblée ma lettre d'invitation. O que je fus content de l'avoir emportée avec moi ! J'aurais pu si facilement l'oublier, comme cela était arrivé à d'autres, à ce qu'il me dit. Je lui montrai rapidement la lettre et non seulement il en fut très content mais il me témoigna un grand respect, ce dont je m'étonnai fort, et me dit: « Entrez-donc, frère, vous êtes pour moi un hôte bienvenu ! ». Ensuite, il me demanda de lui révéler mon nom, et quand je lui eus répondu que j'étais un frère de la Rose-Croix rouge, il fut très surpris et se réjouit en même temps. Il me demanda alors: « Frère, n'avez-vous rien pour vous acheter un insigne? ». Je lui répondis que ma fortune était mince, mais que s'il trouvait sur moi quelque chose qui lui plût, il pourrait bien le prendre. Comme il désirait ma gourde d'eau, je la lui offris et il me donna en échange un insigne d'or, sur lequel étaient gravées deux lettres: (Spes, Caritas: Espérance, Amour). Il m'adjura de penser à lui, car cela me serait très salutaire . Quand je lui demandai combien de personnes étaient entrées avant moi, il m'en informa .

Enfin, il me donna, par pure amitié, une lettre scellée pour le deuxième gardien . Comme je m'étais un peu attardé auprès de lui, la nuit était tombée entre temps, de sorte qu'on alluma bientôt, au dessus du portail, un grand récipient rempli de poix, afin que, si quelqu'un était encore en route, il pût se diriger vers lui. Le chemin qui menait directement au château

était fermé des deux côtés par de hauts murs et planté de beaux arbres fruitiers de toutes espèces. En outre, de part et d'autre, se dressaient trois arbres, auxquels étaient accrochées des lanternes, dont toutes les lumières avaient déjà été allumées avec une torche splendide par une belle jeune fille également habillée de bleu. Spectacle si superbe et si exquis qu'il me retint plus longtemps que nécessaire.

Toutefois, après avoir reçu d'amples renseignements et des éclaircissements utiles, je pris cordialement congé du premier gardien. En cours de route, j'étais curieux de connaître le contenu de la lettre, mais comme je ne devais pas soupçonner le gardien de désobligeance, je contins ma curiosité et poursuivis ma route jusqu'à l'autre portail. Il était presque identique au premier, mais orné de sculptures différentes, d'une signification mystérieuse. Sur la plaque fixée en haut était écrit :

"Date et dabitur vobis ! "

(Donnez et il vous sera donné).

Sous le portail était couché un lion terrifiant attaché à une chaîne. Dès qu'il me vit, il se leva et me reçut avec de forts rugissements. Cela réveilla l'autre gardien, étendu sur un bloc de marbre, qui m'exhorta à n'avoir ni inquiétude ni peur, chassa le lion qui recula et prit la lettre que je lui tendis en tremblant. L'ayant lue, il dit avec un grand respect : "Bienvenue, au nom de Dieu ! Vous êtes l'homme que, depuis longtemps déjà, j'aurais aimé rencontrer !" Il sortit en même temps un insigne en me demandant si j'avais de quoi l'échanger. Comme je n'avais rien d'autre sur moi que mon sel, je le lui offris et il l'accepta en me remerciant. Sur l'insigne, il n'y avait de nouveau que deux lettres : S.M. (Sal Menstrualis : Sel Purificateur) .

Alors que j'allais parler à ce gardien, une cloche se mit à tinter dans le Château, sur quoi il me conseilla vivement de me dépêcher, sinon toutes mes peines et tous mes efforts se révéleraient vains, car on commençait déjà, là-haut, à éteindre les lumières. Je m'exécutai si précipitamment que j'oubliai de lui dire adieu tellement j'étais effrayé, et à juste titre. En effet, je ne pus courir assez vite pour n'être pas rejoint par la Jeune Fille. Comme toutes les lumières s'éteignaient derrière elle, je n'aurais jamais pu trouver le chemin si elle ne m'avait pas éclairé avec sa torche. Et c'est à peine si je pus me glisser à ses côtés pour entrer, car le portail se ferma si vite qu'un pan de mon manteau s'y trouva pris. Je dus naturellement l'y laisser, car ni moi, ni ceux qui m'avaient obligeamment exhorté devant le portail ne purent convaincre le gardien de le rouvrir. Il assurait qu'il avait

donné la clef à la Jeune Fille et qu'elle l ' avait emportée avec elle à la Cour.

Pendant ce temps, je contemplais ce portail. Il était si splendide qu'il n'avait pas son pareil dans le monde entier. De chaque côté se dressait une colonne. Sur l'une, il y avait une statue au visage joyeux avec l'inscription:

Congratulor

(je me réjouis avec toi).

Sur l'autre, une statue au visage triste avec l'inscription:

condoleo

je souffre avec toi).

Bref, c'étaient des figures et des paroles si obscures et mystérieuses que même l'homme le plus instruit de la terre n'aurait su les interpréter. Cependant, si Dieu le veut, elles seront bientôt toutes mises en lumière et expliquées par moi.

A ce portail, je dus à nouveau donner mon nom; il fut inscrit en dernier sur un livret de parchemin, puis envoyé avec d'autres à l'Epoux. C'est alors seulement que le véritable insigne destiné aux invités me fut donné; il était plus petit que tous les autres, mais bien plus lourd. Il y figurait les lettres S.P.N. (Sponsi Praesentandi Nuptiis: celui-ci est, aux Noces, l'Invité de l'Epoux.

On me donna de plus une paire de souliers neufs, car le sol du palais était couvert de pur marbre clair. Je pus faire don à ma guise de mes vieux souliers à un des pauvres qui attendaient souvent, assis en bon ordre, près du portail. Je les donnai à un vieillard. Par la suite, deux pages portant des flambeaux me conduisirent dans une petite chambre, où l'on me fit prendre place sur un banc. Ils fixèrent leur torche dans deux trous du sol et disparurent, me laissant seul. Peu après, j'entendis du bruit mais ne vis rien. C'était quelques hommes, qui tombèrent sur moi. Comme je ne voyais rien, je dus me laisser faire et attendre ce qui allait m'arriver. M'apercevant rapidement que c'étaient des barbiers, je leur demandai de ne pas me serrer si fort, car j'étais disposé à faire ce qu'ils voudraient. Ils me lâchèrent alors et l'un d'eux, que je ne pus voir, me rasa les cheveux en rond, très élégamment et proprement, au milieu du crâne, en laissant pendre sur mon front, à la hauteur des yeux et des oreilles, mes longs cheveux gris.

Je dois avouer qu'un tel début m'ôta presque tout courage. En effet, comme ils me serraient fortement et que je ne voyais rien, j'en arrivais à croire que Dieu m'avait abandonné à cause de mon arrogance.

Cependant les barbiers invisibles ramassèrent

soigneusement les cheveux rasés et les emportèrent avec eux. Sur quoi, les deux pages rentrèrent en riant de bon cœur de ce que j'avais eu si peur. A peine eurent-ils échangé quelques mots avec moi qu'une petite cloche retentit de nouveau, signalant qu'il fallait nous rassembler au dire des pages. Ils m'invitèrent à les suivre et m'éclairèrent le long de nombreux couloirs, portes et tournants, jusque dans une vaste salle.

Dans cette salle, il y avait une grande foule d'invités: empereurs, rois, princes et seigneurs, nobles et bourgeois, riches et pauvres, ainsi que pas mal de gredins, ce qui m'étonna fort, et je pensai en moi-même: "Quel sot tu as été de t'être rendu la vie si amère et si aigre pour ce voyage ! Ces gens, tu les connais bien et tu ne les as jamais estimés. Et maintenant, ils sont là, eux aussi, alors que toi, avec toutes tes prières et tes supplications, c'est à peine si tu as pu rentrer le dernier ! "

Le diable me soumit ces pensées, et beaucoup d'autres, bien que je lui eusse montré la porte de mon mieux. Entre temps, plusieurs de ceux qui me connaissaient m'interpellaient: " Eh bien, frère Rose-Croix. te voilà, toi aussi ! "

"Oui, frère, répondais-je, la grâce de Dieu m'a permis, à moi aussi, d'entrer ici." Sur quoi ils éclataient de rire, trouvant ridicule qu'une si mince affaire nécessitât l'aide de Dieu. Quand je demandais à chacun par quel chemin il était venu, la plupart racontaient qu'ils avaient escaladé les rochers.

Alors, à coups de trompettes - dont on ne voyait aucune - le signal fut donné de passer à table; sur ce, chacun alla s'asseoir selon l'idée qu'il avait de valoir mieux que certains autres, si bien qu'il ne resta, pour moi et quelques pauvres compagnons, qu'une petite place au bas bout de la table. Peu après, les deux pages rentrèrent et l'un prononça une prière si belle et si admirable que mon cœur se réjouit intérieurement. Quelques grands seigneurs n'y prêtèrent guère d'attention; ils riaient entre eux, gesticulaient, mordaient leur chapeau et faisaient bien d'autres pitreries. Ensuite on servit le repas, et tout y était si soigneusement ordonné, qu'il me sembla que chaque invité avait son propre serviteur, bien qu'on n'en vît aucun. Dès que les plaisantins furent quelque peu rassasiés et que le vin leur eut fait perdre toute retenue, ils se mirent à se vanter et à fanfaronner. L'un aurait fait ceci, l'autre cela, et les plus insignifiants criaient le plus fort. Quand je repense aux choses impossibles et surnaturelles dont j'entendis alors parler, je pourrais encore m'en irriter. A la fin, ils ne restèrent même plus à leur place; bientôt les beaux parleurs se glissèrent, ici et là, entre les seigneurs. Ils se vantaient de

hauts faits qu'un Hercule ou un Samson, malgré toute leur force, n'auraient pu accomplir. L'un voulait libérer Atlas de son fardeau, l'autre arracher Cerbère tricéphale aux enfers. Mais les grands seigneurs n'avaient pas la sottise de les croire.

Les scélérats finirent par montrer tant d'audace que, bien qu'on leur tapât de temps en temps sur les doigts avec les couteaux, ils n'y faisaient pas attention et quand l'un d'eux eut dérobé une chaîne en or, ils voulurent tous essayer d'en faire autant. L'un prétendait entendre le bruissement du ciel, un deuxième contempler les Idées de Platon, un troisième dénombrer les atomes de Démocrite. Plusieurs avaient même inventé le mouvement perpétuel. Il est vrai que beaucoup me paraissaient intelligents mais, malheureusement pour eux, ils avaient trop bonne opinion d'eux-mêmes. Pour finir, l'un d'eux voulut tellement nous en faire accroire qu'il prétendit voir ceux qui nous servaient. Il aurait certainement continué ses vantardises, si l'un des serviteurs invisibles ne lui avait administré une claque si retentissante sur sa bouche pleine de mensonges que non seulement lui, mais plusieurs à côté de lui en devinrent muets comme des carpes.

Ce qui me plaisait beaucoup, néanmoins, c'était que tous ceux qui m'avaient fait bonne impression gardaient distinction et réserve dans leurs faits et gestes, ne parlaient pas fort et reconnaissaient que, ignorants comme ils l'étaient, les mystères de la nature leur paraissaient trop grands et eux-mêmes trop petits.

Dans ce brouhaha, j'en venais presque à maudire le jour qui m'avait amené ici, constatant avec douleur combien les personnages assis au haut bout de la table étaient licencieux et légers, tandis que, dans mon coin discret, on ne me laissait même pas tranquille, puisque l'un des coquins m'avait insolemment traité de grand sot! A ce moment, j'ignorais encore~qu'il y avait un autre portail à franchir je supposais que, durant toutes les Noces, on me traiterait ainsi de façon moqueuse, méprisante et indigne, ce que je n'avais mérité ni de la part de l'Epoux, ni de la part de l'Epouse. On aurait mieux fait de choisir un autre bouffon que moi pour les Noces !

Voici à quelle impatience les contradictions de ce monde peuvent conduire des âmes simples. En réalité, cela faisait partie de l'infirmité que j'avais eue en rêve, comme je l'ai relaté ci-dessus.

Les cris augmentaient toujours. Il y en avait aussi qui se vantaient de visions fausses et imaginaires, et racontaient

des rêves effrayants et mensongers. Or, à côté de moi, était assis un homme calme et distingué, qui parlait de temps à autre de choses plus élevées. Il finit par dire: "Voyez, frère, si quelqu'un voulait ramener dans le droit chemin de pareils obstinés, l'écouterait-on?"

"Certes, non, répondis-je."

"Ainsi le monde préfère à toute force être trompé, dit-il, et refuse d'écouter ceux qui lui veulent du bien. Regardez plutôt comment ce beau parleur-ci, avec ses sottises et ses balivernes, tente d'attirer l'attention sur lui. Et comment cet autre, là-bas, avec ses paroles étranges et mystérieuses, se moque du monde. Mais, croyez-moi, le temps viendra où l'on arrachera les masques à ces menteurs et où l'on montrera au monde entier quels mystificateurs du peuple se cachent derrière. Alors, peut-être, ceux que l'on n'estimait pas auparavant seront-ils respectés."

Comme il parlait et que le bruit croissait et empirait, une musique plus belle et plus impressionnante que toutes celles que j'avais entendues de ma vie s'éleva soudain dans la salle. Chacun se tut alors dans l'attente de ce qui allait arriver. La musique était exécutée sur tous les instruments à cordes imaginables, si harmonieusement que je m'oubliai moi-même dans une immobilité telle que mes voisins s'en étonnèrent. Cela dura près d'une demi-heure, pendant laquelle nul ne souffla mot, car dès que quelqu'un voulait ouvrir la bouche, il recevait une tape inopinée, sans savoir d'où elle venait. Comme nous ne voyions rien des musiciens, je pensais à part moi combien j'aurais aimé examiner tous les instruments dont ils se servaient. Au bout d'une demi-heure, la musique cessa subitement et il ne fut plus possible de rien voir ni entendre.

Mais bientôt retentit, devant la porte de la salle, une éclatante et retentissante sonnerie de trombones, trompettes et timbales, cela aussi magistralement que si l'Empereur Romain lui-même eût fait son entrée. Puis la porte s'ouvrit d'elle-même et le fracas des trombones devint si puissant qu'il était à peine supportable.

En même temps, des milliers de lumières, me sembla-t-il, pénétrèrent dans la salle, se portant d'elles-mêmes en avant dans un ordre si parfait que nous en fûmes extrêmement impressionnés; enfin les deux pages dont nous avons déjà parlé entrèrent avec des torches flamboyantes, éclairant une belle Jeune Fille assise sur un trône d'or, magnifique et triomphal, qui avançait de lui-même. J'eus l'impression que c'était la même qui, tout à l'heure, sur la route, avait allumé

puis éteint les lumières, et ses serviteurs, ceux qu'Elle avait postés près des arbres. Cependant, Elle n'était plus habillée de bleu, mais d'un vêtement d'un blanc de neige éblouissant, scintillant d'or pur et si rayonnant que nous osions à peine La regarder. Les deux pages étaient habillés de même, quoiqu'un peu plus simplement.

Sitôt arrivée au milieu de la salle, la Jeune Fille descendit de son trône et toutes les lumières s'inclinèrent devant Elle. Nous nous levâmes tous de nos bancs, mais en restant chacun à notre place. Quand nous nous fûmes inclinés, Elle devant nous, nous devant Elle, et salués les uns les autres respectueusement, Elle commença à parler en ces termes, d'une voix suave:

« Le Roi, mon gracieux Seigneur,
vous attend maintenant non loin d'ici,
ainsi que sa Fiancée qui, pour la Vie,
Lui a déjà accordé sa main.
Longtemps ils vous ont attendus,
et ont tout préparé pour votre venue.
A chacun, suivant ses moyens,
ils montrent grand respect et compassion,
et souhaitent du fond du cœur,
vous libérer de toute douleur,
afin que les prochaines Fêtes nuptiales,
guérissent chacun de ses souffrances.»

Après quoi, Elle s'inclina de nouveau gracieusement, avec toutes ses lumières, et reprit aussitôt:

La lettre qui vous a invités,
interdit clairement de paraître ici
à tout homme que les Forces de Dieu
n'ont pas depuis longtemps
favorisé de leurs dons,
et qui, plein d'aspiration,
n'est pas déjà par Elles enveloppé;
bien que personne, assurément,
n'ait l'audace et l'arrogance de penser
Que, sans ces dons de Dieu,
on puisse, dans la salle des Noces, se
présenter.
Donc, à qui se trouve dans le Champ du Bien,
sont promis tous les biens.
Réjouissez vous qu'en ces temps difficiles,
nombreux soient ceux, ici, que ce sort attend.
Certains sont endurcis et grossiers,
Plus rien ne les touche dans la matière.
Ils pénètrent ici dans des lieux
Où ils n'ont strictement rien à faire.

Afin qu'aucun imposteur ne se trouve ici,
que nul coquin n'aveugle les autres,
et que, dans le calme, sans trouble,
vous soyez élus pour les Noces très pures,
Il faudra, demain, supporter
que chacun de vous soit pesé,
et que soit clairement mesuré
ce qu'en soi chacun a oublié.
S'il y a quelqu'un dans le groupe
que cet Appel doit troubler,
qu'il se place sur le côté,
sans attendre plus longtemps.
Pour lui, la Grâce est perdue,
Demain il sera entendu.

Celui dont la conscience a quelque chose à
dire,
de la salle ne sera pas dérangé,
demain on lui rendra la liberté:
qu'il ne revienne plus dans cette vie.
Que celui qui regarde son passé sans trouble,
sorte avec son serviteur,
qui lui montrera la chambre,
où il pourra passer la nuit.
Qu'il se dirige vers la balance,
l'âme apparemment sereine,
Sinon son sommeil sera accablant,
et il s'en apercevra rapidement.
Les autres restent ici cette nuit;
celui qui présume de ses forces,
qu'il parte, c'est préférable,
afin que tout aille au mieux pour chacun !

Sitôt ces paroles prononcées, la Jeune Fille s'inclina de nouveau et se rassit gaiement sur son siège. Puis les trompettes résonnèrent encore une fois, ce qui n'empêcha pas certains de pousser un profond soupir.

Ensuite les lumières furent emportées, encore une fois invisiblement, mais un grand nombre restèrent dans la pièce et s'approchèrent de nous: une lumière pour chacun d'entre nous.

Notre désarroi était si grand que je puis à peine décrire quelles pensées et mimiques mélancoliques furent échangées. Cependant, la plupart d'entre nous projetèrent d'attendre la pesée, espérant, si cela finissait mal, pouvoir repartir en paix.

Je pris rapidement ma résolution: comme ma conscience

m'assurait de ma stupidité et de mon indignité, je décidai de rester avec les autres dans la salle et de me contenter du repas offert, plutôt que d'attendre un échec imminent, avec les dangers correspondants. Après que tous eurent été conduits par leur lumière quelque part dans une chambre (chacun séparément comme je l'appris par la suite), nous restâmes neuf, dont notamment celui qui m'avait parlé à table.

Malgré tout, nos lumières ne nous quittaient pas. Bientôt, un des pages déjà nommés entra avec un gros paquet de cordes et nous demanda gravement si nous étions décidés à rester ici. Quand nous eûmes acquiescé en soupirant, il attacha chacun de nous dans un endroit déterminé, puis disparut avec nos lumières, nous abandonnant, misérables que nous étions, dans l'obscurité.

Pour beaucoup, la mesure était pleine et je ne pus moi-même retenir mes larmes. Car, bien qu'il ne fût pas interdit de se parler, les mots nous manquaient pour exprimer notre tristesse et notre douleur. Les cordes étaient faites de manière étonnante: il était impossible de les couper et encore moins d'en libérer ses pieds. Je ne pouvais pas non plus me consoler avec la pensée que de grands affronts attendaient ceux qui étaient allés prendre du repos, alors que nous, nous étions en mesure de payer notre audace en une nuit. Je finis par m'endormir sur des pensées mélancoliques. En effet, si bien peu d'entre nous parvinrent à fermer les yeux, je ne pus m'empêcher de sombrer dans le sommeil à cause de ma fatigue. En dormant, je fis un songe et, quoi qu'il ne signifie pas grand chose, il ne me semble pas superflu de le raconter.

Je rêvai que j'étais sur une haute montagne. Devant moi je voyais s'étendre une grande vallée, où s'entassait une foule innombrable d'êtres humains. Chacun était suspendu au ciel par un fil à la tête. L'un était accroché haut, l'autre plus bas, plusieurs même étaient encore à terre. Un vieillard volait alentour dans l'air, tenant dans ses mains des ciseaux, avec lesquels il coupait un fil par-ci, un fil par-là. Ceux qui pendaient près de la terre tombaient vite et sans bruit, mais si c'était le tour de quelqu'un qui pendait haut, sa chute faisait trembler la terre. Certains avaient la chance d'avoir un fil qui s'étirait, en sorte qu'ils arrivaient de nouveau sur terre avant qu'il fût coupé. Leurs cabrioles m'amusaient beaucoup et je me réjouissais fort quand l'un de ceux qui s'étaient maintenus longtemps dans le ciel pour échapper aux Nocés, retombait honteusement en entraînant quelques voisins dans sa chute.

Je me réjouissais aussi, quand quelqu'un qui était toujours maintenu près de la terre, disparaissait avec une discrétion

si merveilleuse que ses voisins eux-mêmes ne s'en apercevaient pas. Au plus fort de ma gaieté, un de mes compagnons d'emprisonnement me heurta, ce qui me réveilla, mais je ne tins pas à parler. Je réfléchis cependant à mon rêve, et le racontai à mon frère couché près de moi, de l'autre côté. Il lui plut beaucoup, espérant qu'il recelait pour nous un réconfort.

Tout en parlant ainsi, nous passâmes le reste de la nuit dans l'attente impatiente du jour.

Troisième Jour

Dès que le jour radieux eut commencé à poindre et que le soleil brillant, montant au-dessus des montagnes, eut repris la tâche à lui confiée dans le haut du ciel, mes compagnons de combat se levèrent aussi et commencèrent à se préparer peu à peu en vue de l'épreuve. L'un après l'autre ils revenaient dans la salle, nous souhaitant bonjour et nous demandant comment nous avions dormi pendant la nuit.

A la vue de nos cordes, beaucoup riaient de ce que nous eussions capitulé si lâchement et non pas préféré tenter notre chance, à tout hasard, comme eux; cependant quelques-uns, dont le cœur battait la chamade, se gardaient d'en parler tout haut. Nous nous excusâmes de notre sottise, espérant être bientôt délivrés, et justifiés en dépit de leurs railleries; d'ailleurs ils n'étaient pas encore hors d'affaire, et le plus grand des dangers les guettait peut-être.

Quand tous furent rassemblés, trompettes et timbales retentirent une nouvelle fois, comme la veille, et nous ne pûmes nous empêcher de penser que l'Époux - la plupart d'entre nous ne l'avaient pas encore aperçu - allait maintenant se présenter. Mais c'était à nouveau la Jeune Fille de la veille, tout habillée de velours rouge et ceinturée de blanc.

Sur la tête, elle portait une verte couronne de laurier, qui lui allait à merveille. Cependant, ce n'étaient plus les petites lumières qui l'escortaient, mais environ deux cents hommes armés, habillés comme Elle de rouge et de blanc. A peine levée de son trône, Elle vint droit vers nous, les prisonniers, nous salua et nous adressa brièvement ces paroles:

"Que quelques-uns parmi vous soient conscients de la misère de leur état, mon exigeant Seigneur s'en réjouit fort et il en tiendra compte en leur faveur."

M'apercevant dans mon habit, elle rit et dit: "Tiens, te voici donc, toi aussi, sous le joug ? Et moi qui pensais que tu

t'étais équipé avec tant de soin !"

Ces paroles m'arrachèrent les larmes des yeux. Puis Elle ordonna de nous détacher et de nous regrouper dans un endroit d'où nous verrions bien la balance. Ensuite, Elle dit: "Il se pourrait que cela finît mieux pour vous que pour tel ou tel audacieux qui se trouve ici encore sans liens."

Pendant ce temps, une balance tout en or était suspendue au milieu de la salle, à côté de laquelle on dressa une petite table recouverte de velours rouge où sept poids furent placés: d'abord un poids assez gros, puis quatre plus petits, à part; enfin encore deux gros, également à part. Proportionnellement à leur volume, ces poids étaient d'une lourdeur telle que personne n'eût pu le croire ni le comprendre.

Tous les hommes armés portaient, outre une épée nue, une corde solide. Ils furent rangés en sept groupes, conformément au nombre des poids, et dans chaque groupe, un homme fut choisi pour chaque poids.

Alors la Jeune Fille s'élança de nouveau sur son trône élevé, fit une révérence et parla aussitôt d'une voix puissante:

Qui entre dans l'atelier d'un peintre
Et, sans rien comprendre à la peinture,
En parle avec emphase et importance,
Est l'objet de maintes railleries.
Qui s'introduit dans l'Ordre des artistes,
Sans pour autant y être élu,
Et joue l'artiste plein d'importance,
Mérite les railleries qui l'attendent.

Qui se présente ici aux Noces
Sans jamais avoir été invité,
Et entre plein de vaine importance
Est reçu par des railleries.

Qui monte alors sur la balance,
Et, soulevé par les poids,
Vole en l'air avec violence,
Sait que chacun rit de lui.

Ces paroles à peine dites, Elle ordonna aux pages de mettre tout le monde en rang et de faire monter chacun à tour de rôle sur la balance.

Aussitôt un des empereurs, dans son habit d'apparat, après une révérence à la Jeune Fille, grimpa sur un plateau. Alors chaque chef de groupe posa son poids sur l'autre plateau,

ce à quoi l'empereur résista, à l'étonnement général. Mais le dernier poids fut trop lourd et il s'éleva haut en l'air, à sa grande tristesse. Il me sembla que cela provoqua la pitié de la Jeune Fille, qui fit signe aux siens de se taire; le bon empereur fut attaché, on le confia au sixième groupe. Après lui un autre empereur prit fièrement place sur la balance, non sans avoir dissimulé sous son habit un gros livre épais, pensant ainsi ne pas devoir échouer. Il résistait de justesse au troisième poids quand il fut impitoyablement entraîné vers le haut; dans sa frayeur, le livre lui échappa, tous les soldats se mirent à rire et il fut livré, attaché, au troisième groupe.

Il en alla encore de même pour d'autres empereurs, qui furent tous honteusement raillés et ficelés. Ensuite parut un petit homme à la barbe brune et frisée, également empereur, qui, après la révérence habituelle, monta lui aussi sur le plateau. Il résista si fermement que même si les poids avaient été plus nombreux, il n'aurait pas bougé, à mon avis. La Jeune Fille se leva aussitôt, s'inclina devant lui, lui fit revêtir un habit de velours rouge, lui tendit une branche de laurier, dont Elle avait à profusion sur son siège, et l'invita à s'asseoir sur les marches de son trône.

Il serait trop long de raconter ici tout ce qui arriva aux autres empereurs, rois et seigneurs; mais je ne peux passer sous silence que, contre mon attente, peu nombreux furent les nobles personnages qui triomphèrent de l'épreuve, tout parés qu'ils fussent de maintes vertus. L'un résistait à ce poids-ci, l'autre à ce poids-là; quelques-uns à deux, et d'autres encore à trois, quatre ou même cinq poids; cependant, rares furent ceux qui vinrent à bout de l'épreuve. Tous ceux qui échouaient étaient durement raillés par les groupes .

Après que les nobles, les savants et d'autres eurent passé l'épreuve, on ne trouva dans leurs groupes qu'une ou deux personnes, le plus souvent aucune, qui résistât à tous les poids. Finalement, ce fut le tour des pieux messieurs, mystificateurs du peuple, et des faiseurs de fausses 'pierres des Sages'. On les plaça sur la balance avec tant de moqueries que moi-même, malgré ma tristesse, je ris à m'en faire éclater le ventre, et que même les prisonniers ne pouvaient s'empêcher de s'esclaffer. La plupart n'eurent pas besoin d'attendre le jugement du tribunal; ils furent chassés de la balance à coups de fouet et de cravache, et menés vers les autres prisonniers, chacun dans son groupe.

De la foule, il resta si peu de gens que j'ose à peine en dire le nombre; parmi eux se trouvaient pourtant de hauts personnages; tous furent honorés d'un habit de velours et

d'une branche de laurier.

L'épreuve terminée, il ne restait, dans un coin, que nous, qui avions les mains attachées; alors l'un des capitaines s'avança et dit: "Noble Dame, s'il plaît à votre Grâce, ne pourrait-on peser ces gens qui reconnaissent leur sottise, par simple divertissement et sans danger pour eux, pour voir si, par hasard, il n'y aurait pas quelqu'un de bon parmi eux ?'"

Pour commencer, cela m'inquiéta fort car, dans mon épreuve, cela me consolait de n'avoir pas à subir de honte ni à être chassé du plateau à coups de fouet. Je ne doutais pas, en effet, que beaucoup de prisonniers regrettaient de n'être pas plutôt restés dix nuits avec nous dans la salle.

Mais comme la Jeune Fille donnait son assentiment, la chose devait se faire; nous fûmes délivrés de nos liens et placés un à un sur le plateau. Beaucoup échouèrent, mais ni raillés ni battus ils furent tranquillement conduits à l'écart. Mon compagnon était le cinquième, il tint bon, alors nous l'acclamâmes, en particulier le capitaine qui avait intercédé pour nous, et la Jeune Fille lui accorda les honneurs habituels. Ensuite deux furent jetés en l'air à nouveau. Quant à moi, j'étais le huitième. Dès que, tout tremblant, j'eus grimpé sur le plateau, mon compagnon déjà assis là-bas dans son habit de velours me regarda d'un air bienveillant et la Jeune Fille elle-même esquissa un sourire. Je résistai à tous les poids, alors la Jeune Fille ordonna de me soulever par la force et trois hommes se suspendirent à l'autre plateau, sans résultat. Sur quoi l'un des pages se leva d'un bond et cria le plus fort qu'il put: "C'est lui!" Et l'autre reprit: "Rendons-lui la liberté", ce que la Jeune Fille accepta .

Après m'avoir admis avec les cérémonies voulues, on m'accorda de libérer l'un des prisonniers de mon choix. Je n'eus pas besoin de réfléchir longtemps, je choisis le premier empereur, dont j'avais eu pitié depuis le début. Il fut aussitôt mis en liberté et se joignit à nous avec tous les honneurs. Lorsque le dernier fut pesé et trouvé aussi trop léger, la Jeune Fille aperçut les roses que j'avais ôtées de mon chapeau et tenais à la main; Elle me fit gracieusement demander par son page de les lui offrir, ce que je fis volontiers .

Ainsi le premier acte se termina à dix heures du matin et les trompettes, que nous ne voyions toujours pas, retentirent une nouvelle fois.

Pendant ce temps, les soldats durent se retirer avec les prisonniers, dans l'attente de la sentence. Un jury fut formé,

comprenant sept capitaines et nous mêmes, avec la Jeune Fille comme présidente, et nous convînmes que chacun dirait son avis concernant le sort des prisonniers. La première idée fut de les mettre tous à mort plus ou moins cruellement, dans la mesure où ils avaient contrevenu aux exigences posées. D'autres voulaient les garder prisonniers. Mais ces deux propositions ne plurent ni à la présidente ni à moi. Finalement l'affaire fut résolue par l'empereur que j'avais libéré, par un autre prince, par mon compagnon et par moi-même de la manière suivante: en premier lieu, les seigneurs les plus éminents seraient conduits hors du château discrètement; on pourrait mettre les autres dehors avec plus de moqueries, les déshabiller et les laisser courir tout nus; les derniers seraient fouettés, ou chassés par des chiens.

On laisserait partir sans nulle sanction ceux qui, la veille, avaient capitulé de leur propre chef; toutefois les impudents et ceux qui, au cours du repas de la veille, s'étaient conduits de façon indécente, seraient punis dans leur corps et dans leur âme, selon leur comportement.

Cette proposition plut à la Jeune Fille et obtint la majorité. En outre, on servirait encore un repas à tous, ce dont on les informa aussitôt. L'annonce de la sentence fut reportée à midi. Ainsi prit fin le conseil.

Alors la Jeune Fille se retira avec sa suite à l'endroit habituel; dans la salle, on nous indiqua la table supérieure, en nous priant de nous en contenter jusqu'à la fin de toute l'affaire. Ensuite nous serions conduits vers l'Epoux et l'Epouse et, dans cet espoir, nous attendîmes tranquillement ce moment.

Entre temps, les prisonniers étaient ramenés dans la salle et placés chacun selon son rang. On leur ordonna de se conduire plus convenablement que la veille, conseil superflu, le courage les avait depuis longtemps abandonnés. Par souci de vérité et sans flatter quiconque, je dois témoigner qu'en général ce furent les grands personnages qui surent le mieux s'accommoder de cette situation inhabituelle. Leur comportement, il est vrai, était maladroit mais sincère. Ils ne voyaient toujours pas les serviteurs, alors qu'ils nous étaient maintenant visibles, ce dont je me réjouissais fort. Si élevés que nous fussions par la fortune, nous ne nous en flattions pas devant les autres, mais nous nous adressions à eux et les encourageions: les choses ne tourneraient pas si mal à leur égard! Ils eussent volontiers pris connaissance de la sentence, mais on nous avait si formellement interdit d'en parler que nul ne laissa échapper un mot. Nous les consolâmes donc de notre

mieux, buvant avec eux afin que le vin les égayât un peu.

Notre table était recouverte de velours rouge et garnie de gobelets d'argent et d'or pur, ce que les autres observaient avec surprise et douleur. Avant de prendre place, les deux pages entrèrent et remirent à chacun de nous, au nom de l'Epoux, la Toison d'Or surmontée du Lion Ailé, en nous demandant de les porter à table et d'honorer ainsi le nom et la dignité de l'Ordre (où sa Majesté nous recevait aujourd'hui et dans lequel Elle nous confirmerait bientôt avec la solennité requise). Nous acceptâmes cette distinction avec la plus grande humilité, promettant de faire, avec obéissance, tout ce qui plairait à sa Majesté. Le page avait aussi une liste sur laquelle nous étions inscrits dans un ordre précis; et si je tais ici mon rang, c'est de crainte de me rendre peut-être coupable d'orgueil, ce qui signifierait commettre une faute contre le quatrième poids.

Notre repas étant très copieux, nous demandâmes à l'un des pages s'il n'était pas permis d'en donner une petite portion à nos amis et connaissances parmi les condamnés. Il nous l'accorda sans objection et chacun de nous les fit servir abondamment par ses serviteurs. Ils ne pouvaient pas voir ces derniers, ils ne savaient donc d'où cela leur venait et je voulus apporter moi-même quelque chose à l'un d'eux. A peine m'étais-je levé qu'un serviteur vint derrière moi me dire qu'il souhaitait amicalement me mettre en garde, car si un page me voyait, il le rapporterait au roi, ce qui me coûterait certainement très cher. Mais comme il était le seul à l'avoir vu, il ne me trahirait pas si, par la suite, je respectais mieux la dignité de l'Ordre. Par ces mots, il me remit si bien à ma place que pendant un bon moment, je n'osai plus bouger sur ma chaise. Je le remerciai néanmoins du mieux que je pus de ce loyal avertissement, pour autant que j'y songeai dans ma hâte et ma frayeur.

Peu après retentit de nouveau la sonnerie de trompettes. Nous savions déjà par expérience qu'elle annonçait la Jeune Fille et nous nous préparâmes à l'accueillir. Elle rentra, avec sa suite habituelle, assise sur son trône élevé; les deux pages la précédaient portant, l'un une coupe d'or, et l'autre un document sur parchemin. S'étant levée avec grâce, Elle prit la coupe des mains du page et nous la tendit en disant qu'elle nous était envoyée au nom et sur l'ordre de sa Majesté, avec prière de la faire circuler en son honneur. Son couvercle portait une Fortune en or, moulée avec art, tenant dans la main une banderole rouge flottante; à cette vue, je bus avec moins de bonne humeur car je connaissais suffisamment la cruauté de Dame Fortune.

La Jeune Fille était décorée comme nous de la Toison d'Or

et du Lion, d'où je conclus qu'Elle était sans doute la présidente de l'Ordre. Nous lui demandâmes le nom de cet Ordre, mais Elle répondit que le moment de le révéler ne viendrait qu'une fois l'affaire des prisonniers réglée. Pour cette raison, leurs yeux restaient fermés; en effet, ce qui nous arrivait ici ne pouvait que les irriter et les offusquer, quoique ce ne fût rien en comparaison de l'honneur qui nous attendait.

Puis Elle reçut des mains de l'autre page l'acte divisé en deux parties. Au premier groupe, on lut à peu près les choses suivantes: 'Ils devaient reconnaître avoir cru trop à la légère en des livres mensongers et avoir eu trop bonne opinion d'eux-mêmes, c'est pourquoi ils étaient venus au château sans jamais avoir été invités. Peut-être la plupart avaient-ils même eu l'intention, une fois à l'intérieur, de frapper un grand coup, afin de vivre ensuite dans une gloire et un luxe plus grands. De la sorte, les uns avaient entraîné les autres, leur fraisant subir ainsi tant de honte et de moqueries qu'ils méritaient d'être gravement punis.'

Ils le reconnurent alors, humblement, en tendant la main, après quoi l'on s'adressa avec sévérité à l'autre groupe à peu près en ces termes: 'C'est en toute connaissance de cause et conviction intérieure qu'ils avaient fait des livres mensongers, pleins de pures inventions, trompé et dupé autrui en sorte qu'ils avaient attenté, dans beaucoup, à la dignité royale. Ils savaient pertinemment quelles images sacrilèges et séductrices ils avaient forgées, n'ayant même pas épargné la Trinité divine, utilisée par eux pour bernier tout le monde. On voyait maintenant clairement par quelles pratiques ils avaient tenté de fourvoyer des hôtes sincères et d'égarer les ignorants. Tout le monde savait aujourd'hui qu'ils s'étaient rendus ouvertement coupables d'impudicité, de prostitution, de débauche et d'autres impuretés, toutes choses contraires à l'ordre public de notre Royaume. Bref, ils savaient très bien avoir porté atteinte à la Majesté Royale jusque dans le menu peuple; c'est pourquoi ils devaient reconnaître comme avéré qu'ils étaient des traîtres, des misérables et des scélérats, méritant d'être punis et séparés des hommes convenables.'

Ceux qui savaient jouer la comédie se refusaient à cet aveu, mais comme la Jeune Fille les menaçait de mort par serment, et qu'en outre l'autre groupe s'emportait violemment contre eux, les accusant à l'unanimité de les avoir malignement écartés de la Lumière, pour éviter le pire, et contraints par les circonstances, ils finirent par reconnaître leurs fautes. Ils ajoutèrent que ce qui s'était passé ne devait pas leur être trop lourdement compté, leurs victimes étant des seigneurs désireux d'entrer dans le château à tout prix et qui, à cette fin, leur avaient promis de

fortes sommes d'argent. Tous les coupables avaient donc rivalisé de ruse pour obtenir leur part. Voilà ce qui s'était passé, mais comme ils avaient échoué, ils estimaient n'avoir pas fait plus de mal que les seigneurs. Si ces derniers n'avaient pas cru que l'un d'entre eux, au moins, réussirait à entrer, ils n'auraient pas escaladé avec eux les murs à leurs risques et périls pour si peu. On avait acheté leurs livres avec tant d'empressement que ceux qui ne pouvaient subsister autrement, étaient bien forcés de commencer par ce genre de tromperie. Ils espéraient donc que, en toute équité, on ne le leur imputerait pas à mal, qu'ils avaient, comme il sied à des serviteurs, servi les seigneurs à leur demande expresse. Ils tentaient de se disculper par des discours de ce genre. On leur répondit, néanmoins, que sa Majesté Royale avait décidé de les punir tous les uns plus durement que les autres. Ce qu'ils invoquaient pour leur défense était vrai en partie (et de ce fait les seigneurs n'échapperaient pas à la punition) mais ceux qui s'étaient présentés avec tant d'impudence et avaient sans doute séduit des ignorants contre leur volonté, devaient se préparer à la mort; le même sort attendait ceux qui, par la lecture de livres trompeurs, avaient offensé sa Majesté Royale, ce qui ressortait clairement de leurs propres écrits et ouvrages.

Sur ce, beaucoup commencèrent à se lamenter pitoyablement. Ils se jetèrent à genoux, pleurant, gémissant, suppliant mais en vain. J'étais fort surpris que la Jeune Fille pût rester si impassible devant eux; en effet (quoi que la plupart nous eussent causé maintes douleurs et souffrances) leur misère éveillait notre pitié à tous et nous émouvait jusqu'aux larmes. Elle renvoya rapidement son page. Celui-ci revint avec tous les cuirassiers qui se tenaient ce jour-là autour de la balance. On ordonna à chacun de rassembler les siens et de les conduire en bon ordre dans le grand jardin de la Jeune Fille; cela en sorte qu'un cuirassier marchât toujours à côté d'un prisonnier. Je fus étonné que chacun reconnût le sien si facilement.

On permit cependant à mes compagnons de la veille d'entrer sans chaînes dans le jardin, pour assister à l'exécution de la sentence. Dès que tous furent sortis, la Jeune Fille se leva et nous pria de nous asseoir sur les marches de son trône afin d'y être aussi présents. Nous ne refusâmes point, laissâmes tout sur la table (excepté la Coupe que la Jeune Fille avait confiée à la garde du page) et, parés de nos somptueux vêtements, nous fûmes emmenés sur le trône, qui avançait de lui-même aussi doucement que s'il glissait dans l'air; parvenus ainsi dans le jardin, nous nous levâmes tous .

Ce jardin n'était pas particulièrement beau, mais il me plut que la disposition des arbres y fût si raffinée; il y avait aussi une magnifique fontaine, ornée de scènes merveilleuses, d'inscriptions et signes étranges (dont je m'occuperai, si Dieu le veut, dans un prochain livre) . Dans ce jardin, était érigée une estrade de bois recouverte de belles toiles, peintes avec art. Quatre galeries se superposaient. La première, plus belle que les autres, était tendue d'un rideau de moire blanche, en sorte que nous ne pouvions voir qui s'y cachait. La deuxième était vide et découverte. Les deux dernières étaient à leur tour tendues de moire rouge et bleue.

Comme nous approchions de l'estrade, la Jeune Fille s'inclina jusqu'à terre en arrivant, ce qui nous effraya beaucoup. En effet, il était facile de supposer que le Roi et la Reine n'étaient pas loin. Après nous être respectueusement inclinés, à notre tour, comme il sied, la Jeune Fille nous conduisit par un escalier en spirales jusqu'à la deuxième galerie, où Elle s'assit sur le siège supérieur et où nous prîmes place dans l'ordre précédent. Je ne peux rapporter ici sans médire la façon dont l'empereur que j'avais délivré se comporta avec moi comme il l'avait fait à table auparavant; il aurait dû être bien conscient du triste état et de l'accablement qui auraient été siens, s'il avait été obligé d'attendre la sentence au milieu de moqueries pareilles, alors que, maintenant, grâce à mon intervention, il était élevé à un rang et une dignité si considérables.

Sur ces entrefaites, la jeune personne qui m'avait apporté l'invitation au commencement et que je n'avais pas encore revue, s'avança ; elle lança un coup de trompette, puis prononça la sentence d'une voix forte:

"Sa Majesté Royale, mon noble Seigneur, aurait voulu de tout cœur que l'ensemble de ceux qui sont rassemblés ici, sur l'invitation de sa Majesté, eussent paru avec des qualités telles qu'en plus grand nombre, pour l'honorer, elles eussent rehaussé l'éclat de la bienheureuse fête des Noces. Comme il en a plu autrement au Dieu tout puissant, sa Majesté ne doit pas se plaindre, mais s'en tenir contre son gré aux anciennes et bonnes coutumes de ce Royaume. Cependant, pour que soit louée partout la clémence naturelle de sa Majesté, Elle a décidé, avec tous ses nobles et conseillers, d'adoucir considérablement la sentence habituelle. C'est pourquoi, en premier lieu, à vous, Seigneurs et Monarques, Elle laisse non seulement la vie mais la liberté, en raison de quoi Elle vous prie amicalement de ne pas Lui en vouloir s'il ne vous est pas possible d'assister à la fête donnée en Son honneur, et de penser plutôt que, à part cela, le Dieu tout puissant vous a

déjà imposé plus que vous ne pouviez supporter avec calme et bienséance, et qu'Il distribue ses dons d'une manière incompréhensible pour nous. Ainsi votre réputation ne souffrira point de ce que notre Ordre vous rejette, car nous ne sommes pas tous aptes à tout. Cependant, comme vous avez été séduits par de méchants coquins, ceux-ci ne resteront pas impunis. De plus, sa Majesté a décidé de vous fournir, à bref délai, un Catalogue des œuvres hérétiques, ou 'Index Expurgatorius', pour que désormais vous distinguiez avec plus de discernement le bien du mal. Comme sa Majesté a également l'intention de passer en revue sa bibliothèque, afin de sacrifier à Vulcain les ouvrages trompeurs, Elle vous demande de l'aider et d'en faire autant avec la vôtre de sorte, espère-t-Elle, que le mal et la méchanceté prennent fin à l'avenir. De plus, que ceci vous dissuade de vouloir jamais revenir ici de manière aussi irréfléchie, afin que nous n'ayez plus à donner, comme aujourd'hui, l'excuse d'avoir été séduits et que vous ne soyez pas en butte à la haine et au mépris du plus grand nombre. Enfin, comme le pays exige de vous un tribut, sa Majesté espère que personne ne fera de difficultés pour déposer une chaîne ou ce qu'il aura sous la main, qu'ainsi nous nous séparerons en amis et que, conduits par nous, vous retourneriez chez les vôtres. Ceux qui n'ont pas résisté au premier, troisième et quatrième poids, sa Majesté ne veut pas les laisser partir aussi facilement; mais pour qu'ils éprouvent aussi sa clémence, Elle ordonne de les dévêtir entièrement et de les renvoyer d'ici, nus.

Ceux qui ont été trouvés trop légers pour le deuxième et le cinquième poids, seront, outre leur mise à nu, marqués au fer une fois, deux fois et plus suivant leur légèreté. Ceux que soulèvent seulement les sixième et septième poids seront traités avec plus de miséricorde.»

Cela continua ainsi: pour chaque combinaison de poids, une sentence fut prononcée, mais il serait trop long de tout rapporter ici.

«Ceux qui renoncèrent, hier, de leur propre chef, peuvent partir librement, sans nulle sanction. Pour finir, les malins, mystificateurs du peuple, qui n'ont résisté à aucun des poids, seront châtiés corporellement ou punis de mort, selon le cas, par l'épée, par la corde, par l'eau ou par les verges. Ces sentences seront exécutées sans merci, pour l'exemple. »

A cet instant, notre Jeune Fille brisa son bâton. L'autre jeune personne, à peine la lecture terminée, souffla dans la trompette et s'avança avec grande déférence vers ceux qui étaient derrière les tentures.

Je ne puis m'empêcher de dévoiler au lecteur quelque chose sur le nombre des prisonniers: sept avaient résisté à un poids, 21 équilibraient deux poids, 35, trois poids, 35, quatre poids, 21, cinq poids et sept avaient résisté. à six poids. Parmi ceux qui étaient arrivés au septième poids, mais n'y avaient pas résisté, se trouvait celui que j'avais libéré. Par ailleurs, nombreux étaient ceux qui avaient totalement échoué, car pour beaucoup, tous les poids étaient descendus .

J'avais tout noté et décompté avec soin dans mon carnet, quand ils se tenaient devant nous comme indiqué. Il est très étonnant que parmi tous ceux qui avaient un certain poids, pas un n'était identique à l'autre. Car si 35 avaient résisté à trois poids, l'un équilibrait les poids un, deux, trois, un autre les poids trois, quatre et cinq, un troisième les poids cinq, six et sept, et ainsi de suite, de sorte que, aussi curieux que cela fût, sur les 126 trouvés trop légers, aucun n'était pareil à l'autre. Je pourrais d'ailleurs dire le poids de chacun si le temps le permettait. J'espère cependant que cela apparaîtra clairement plus tard, ainsi que l'explication.

La lecture terminée, les Seigneurs se réjouirent beaucoup, ils n'avaient pas osé espérer sentence aussi clémente après pareille sévérité. Aussi donnèrent-ils plus qu'il n'était exigé, se défirent-ils de leurs chaînes, bijoux, or, argent, et d'autres choses, pour autant qu'ils en avaient sur eux, et prirent respectueusement congé.

Quoiqu'on eût interdit aux serviteurs royaux de se moquer de quiconque au départ, quelques railleurs ne purent se retenir de rire. C'était aussi assez risible de les voir décamper le plus vite possible, sans un regard en arrière. Quelques-uns demandèrent qu'on leur fit parvenir le Catalogue promis, certifiant que, pour leurs livres, ils agiraient comme il plaisait à sa Majesté . On leur en donna de nouveau l'assurance. Au portail, on leur fit boire une gorgée d'Oubli, afin que personne ne se rappelât son infortune.

A cause de leur discernement, on les laissa passer, mais ils ne devaient plus jamais revenir de cette manière. Dès que quelque chose leur serait révélé, néanmoins, et cela valait aussi pour les autres, ce serait bien volontiers qu'on les accueillerait comme invités.

Pendant ce temps, on avait dévêtu certains et là, on remarquait encore une inégalité suivant ce que méritait chacun. Quelques-uns étaient renvoyés nus, mais sans être mis à mal; d'autres chassés avec des clochettes et des grelots, d'autres encore poussés dehors à coups de verges. Bref, il y avait une telle diversité de châtiments que je ne

peux les citer tous ici. Enfin arriva le tour des derniers. Cela prit plus de temps car avant de pendre les uns, de décapiter les autres, d'en jeter à l'eau et de mettre plusieurs à mort autrement, il se passa un long moment. Pendant l'exécution, les larmes me coulaient vraiment des yeux, non à cause de la punition, méritée par leur impudence, mais à la pensée de la petitesse humaine, qui fait que nous nous occupons toujours de ce qui est scellé pour nous depuis la première chute.

Ainsi le jardin, si rempli un moment auparavant, fut bientôt vide et il ne s'y trouva plus personne que les soldats. Dès que tout fut fini et qu'eut régné le silence pendant cinq minutes, apparut une Licorne d'une grande beauté, blanche comme neige, portant un collier d'or, où étaient gravées quelques lettres. Elle s'avança vers la fontaine et s'agenouilla sur ses pattes de devant, comme pour rendre hommage au Lion, qui se tenait si immobile au-dessus de la source que je l'avais pris pour une statue de pierre ou de bronze. Celui-ci étreignit aussitôt l'épée nue qu'il retenait dans ses griffes et la brisa par le milieu, en sorte que les morceaux, me sembla-t-il, tombèrent dans la fontaine. Puis il rugit jusqu'au moment où une Colombe blanche vint lui porter une branche d'olivier qu'elle tenait dans son bec; le Lion l'avalait aussitôt, après quoi il fut satisfait. La Licorne retourna à sa place, elle aussi pleine de joie.

Ensuite la Jeune Fille nous fit redescendre de l'estrade par l'escalier en spirales et nous nous inclinâmes encore une fois devant le rideau. Nous dûmes nous laver le visage et les mains à la fontaine puis, dans le même ordre, attendre un instant que le Roi retournât dans la salle par un passage dérobé; ensuite nous fûmes reconduits nous aussi, hors du jardin, dans le lieu où nous séjournions précédemment, au son d'une musique merveilleuse, avec pompe et magnificence, tout en devisant agréablement. Ceci se passait vers quatre heures de l'après-midi.

Pour que le temps ne nous durât pas trop, la Jeune Fille nous attribua un page à chacun: ils étaient non seulement somptueusement vêtus mais remarquablement instruits, à tel point qu'ils discouraient d'une infinité de sujets si savamment que nous avions toutes raisons d'être confus. On leur ordonna de nous mener visiter le château, certains endroits déterminés seulement, et de nous faire autant que possible passer le temps selon nos désirs. Au même moment, la Jeune Fille prenait congé, disant pour nous consoler qu'Elle réapparaîtrait au repas du soir, afin de célébrer ensuite la cérémonie de l'accrochage des poids. Elle nous pria d'attendre patiemment le lendemain, où nous serions alors présentés au Roi.

Quand Elle fut partie, nous fîmes chacun ce qui nous plut.

Les uns regardèrent les beaux tableaux, qu'ils copièrent en s'interrogeant sur leurs caractères étranges. D'autres se réconfortèrent en mangeant et buvant. Quant à moi, je me fis guider par mon page à travers le château avec mon compagnon, visite que je ne regretterai jamais de ma vie. Outre beaucoup d'antiquités splendides, on me montra la chambre funéraire du Roi, où j 'appris plus que dans tous les livres du monde. Il y avait là un Phénix magnifique, sur lequel j'ai fait paraître un livre spécial il y a deux ans. J'ai l'intention de faire paraître aussi des traités particuliers sur le Lion, l'Aigle, le Griffon, le Faucon et autres, quand ils pourront être utiles à certains, et j'y joindrai croquis et descriptions. Je regrettais que mes autres compagnons eussent négligé de contempler ces trésors précieux; mais je pensai, en même temps, que c'était la volonté particulière de Dieu qui en avait décidé ainsi.

En fait, grâce à mon page, j 'avais eu la joie la plus grande pour moi; en effet, chacun, suivant ses dispositions, avait été conduit par son page aux lieux qui lui plaisaient. Il arriva que c'est au mien que furent confiées les clefs qui me firent bénéficier, avant tous, des heureuses circonstances que voilà. Car si mon page en invita d'autres à visiter les tombes, ils crurent qu'elles se trouvaient uniquement dans le cimetière et que, s'il y avait quelque chose à voir, ils iraient bien une autre fois. Je ne priverai pas mes élèves reconnaissants de regarder les monuments que nous avons tous deux reproduits et dont nous avons recopié les inscriptions .

On nous montra, à tous deux, la bibliothèque de grand prix, telle qu'elle était avant la Réforme. Je désire n'en parler que très peu, bien que mon cœur se réjouisse chaque fois que j'y pense, car son catalogue paraîtra bientôt. A l'entrée de cette pièce, se trouvait un Grand Livre, comme je n'en avais encore jamais vu, comportant toutes les figures et les salles, tous les portails, toutes les inscriptions et énigmes, etc., à voir dans le château entier.

Bien que nous eussions promis d'en parler aussi, je veux garder encore cela pour moi, et d'abord apprendre à mieux connaître le monde. Dans chaque livre était peint le portrait de son auteur. A ce que je compris, beaucoup devaient être brûlés, afin que le moindre souvenir de ces dignes personnages disparût.

Après nous être efforcés de tout comprendre, nous étions près de sortir, quand un page s'approcha du nôtre, lui

chuchota quelque chose à l'oreille, en reçut immédiatement les clefs, avec lesquelles il monta l'escalier en colimaçon. Notre page, fort désemparé, nous conta, sur nos instantes demandes, que sa Majesté voulait que personne ne vît la bibliothèque et les tombes. Il nous demanda donc, si sa vie nous était chère, de n'en parler à quiconque, car il avait déjà nié la chose. Nous oscillions tous deux entre l'angoisse et la joie, mais le fait resta caché et nul ne s'en informa plus.

Nous avons passé trois heures dans les deux endroits, ce que je n'ai jamais regretté. Cependant, sept heures ayant déjà sonné, on ne nous donnait toujours pas à manger. Mais notre faim était sup portable, grâce aux divertissements continuels, et, reçu de pareille façon, j'eusse volontiers jeûné ma vie durant.

Entre temps on nous montra les belles fontaines, les mines et toutes sortes d'ateliers pleins d'œuvres d'art, dont chacune dépassait toutes les nôtres réunies. Ces salles étaient disposées en demi-cercle, afin de donner sur la précieuse horloge, qui décorait le milieu d'une tour magnifique, et de pouvoir s'orienter sur le cours des Planètes qui s'y trouvaient merveilleusement représentées. Là je compris de nouveau sans peine ce qui manque à nos artistes, quoi que ce ne soit pas ma tâche de les en informer.

A la fin, j'arrivai dans une salle spacieuse qu'on avait déjà montrée depuis longtemps aux autres. Au milieu se trouvait un globe terrestre d'un diamètre de 30 pieds. Près de la moitié, sauf une petite partie recouverte de marches, était enfouie dans le sol. Deux hommes faisaient facilement pivoter ce globe sur ses gonds, de sorte qu'on ne voyait jamais plus que la partie située au-dessus de l'horizon. Si je compris immédiatement que ce globe avait une utilité particulière, je ne parvenais pas à découvrir à quoi servaient les anneaux d'or fixés en divers endroits.

Mon page se mit à rire et me conseilla de les examiner attentivement. Je finis par découvrir que de l'or marquait également ma patrie. Mon compagnon chercha alors la sienne et fit la même découverte. Il en était de même pour la patrie de tous ceux qui étaient restés là. Alors le page nous informa que, la veille, leur vieil Atlas (ainsi s'appelait l'astronome) avait montré à sa Majesté Royale que tous les points d'or correspondaient parfaitement à la patrie de chacun. C'est pourquoi, voyant que je me sous-estimais, alors qu'il y avait un point à l'emplacement de ma patrie, il avait persuadé un des capitaines de demander que nous fussions aussi placés sur la balance, sans dommage pour nous quel que fût le résultat, puisque la patrie de l'un d'entre

nous montrait un signe particulièrement favorable. Et ce n'était pas sans raison que le page ayant le plus de pouvoirs m' avait été attribué. Je montrai une grande reconnaissance et regardai d'autant plus attentivement ma patrie, découvrant qu'à côté des anneaux il y avait quelques beaux tracés, ce que toutefois je ne dis pas pour me louer ou me vanter. Sur ce globe, je vis encore beaucoup d'autres choses que je ne veux pas rendre publiques. Chacun doit comprendre de lui-même pourquoi chaque ville n'a pas un philosophe.

Ensuite le page nous fit entrer dans le globe. Il était ainsi fait qu'à l'endroit de la mer se trouvait une plaque occupant la place la plus minime, sur laquelle étaient indiquées trois missions et le nom du constructeur. On pouvait la soulever avec précaution et accéder, par une passerelle, au centre où il y avait de la place pour quatre personnes. Ce n'était guère plus qu'une planche ronde où s'asseoir et d'où observer les étoiles, même en plein jour (il faisait déjà nuit à ce moment). Elles me parurent autant de pures escarboucles, rayonnant avec une telle splendeur, dans une ordonnance et sur une trajectoire si parfaites que je ne voulais plus m'en aller .

Par la suite, le page rapporta ceci à la Jeune Fille, qui me taquina plusieurs fois sur le sujet; en effet, c'était déjà l'heure du repas et j'avais regardé si longtemps tout autour de moi dans le globe, que j'arrivai à table presque le dernier. Je ne m'attardai donc pas plus et, ayant remis mon manteau que j'avais enlevé auparavant, je m'avançai vers la table: alors les serviteurs me rendirent tant d'honneurs que, de confusion, je n'osais lever les yeux. C'est la raison pour laquelle, sans m'en rendre compte, je délaissai la Jeune Fille qui attendait à mes côtés. Elle le remarqua aussitôt, me saisit par mon manteau et me conduisit à table. Il me semble inutile d'en dire plus sur la musique et les autres délices, non seulement je ne parviendrais pas à les décrire mais je les ai déjà vantées dans la mesure de mon pouvoir. Bref, tout n'était qu'art et agrément.

Nous étant mutuellement raconté les expériences de l'après-midi (sans souffler mot de la bibliothèque et des monuments) et le vin nous ayant un peu égayés, la Jeune Fille nous dit:

«Nobles Seigneurs, j'ai une grande discussion avec l'une de mes sœurs. Nous avons chez nous un aigle et nous le soignons avec tant de zèle que chacune de nous veut être sa préférée, ce qui cause maintes discussions. Un jour, nous décidâmes d'aller le voir ensemble: il a~artiendrait à celle envers laquelle il se montrerait le plus amica~. Ainsi fut fait. Je tenais comme d'habitude une branche de laurier à la main. Cependant ma sœur n'en avait pas. Dès qu'il nous eut

toutes deux aperçues, il offrit à ma sœur la branche qu'il tenait dans son bec et réclama la mienne, que je lui donnai. Alors chacune d'entre nous pensa être sa préférée. Que faire maintenant?»

La réserve avec laquelle la Jeune Fille posa cette question nous plut hautement à tous. Et tous nous eussions bien voulu savoir la solution. Cependant, comme beaucoup se tournaient vers moi, souhaitant que je commence, mon esprit se troubla au point que je ne sus rien faire d'autre que répondre à cette question par une autre. Je dis donc:

« Noble Demoiselle, il serait aisé de répondre si je n'avais un souci. Deux amis m'aimaient fort. Comme ils se demandaient lequel je préférais, ils décidèrent d'accourir tous deux vers moi à l'improviste. Celui à qui j'ouvrais les bras me serait le plus cher. C'est ce qu'ils firent. Mais l'un ne put suivre l'autre et resta en arrière en se lamentant. Je reçus l'autre avec étonnement. Ils m'expliquèrent leur conduite et, n'arrivant pas à prendre une décision, je la laissai en suspens dans l'espoir de trouver un bon conseil. »

La Jeune Fille s'étonna de cette histoire et comprit mon intention. Elle répondit donc: «Eh bien, tenons-nous pour quittes et demandons aux autres la solution.»

Mais je les avais alertés, et le suivant commença ainsi: «L'autre jour, dans ma ville, une noble dame fut condamnée à mort. Le juge, pris de pitié, fit savoir que si quelqu'un voulait se battre pour elle, on l'y autoriserait. Or elle avait deux soupirants. L'un se prépara sur le champ et courut attendre son adversaire. A ce moment celui-ci apparut. Bien qu'en retard, il décida de se battre tout de même et de se laisser vaincre délibérément, afin que la dame eût la vie sauve, ce qui arriva. Chacun d'eux crut alors qu'elle serait à lui de droit. Dites-moi donc, mes Seigneurs, à qui appartient-elle?»

Le Jeune Fille ne put se retenir de dire: «J'espérais en apprendre davantage, mais me voici prise au piège et j'aimerais bien savoir si d'autres connaissent la réponse.»

«Non, certes,» répondit le troisième, «on n'a jamais raconté aventure plus extraordinaire que la mienne. Dans ma jeunesse, j'aimais une honorable jeune fille et pour arriver à mes fins, je fis appel à une vieille commère qui me mena près d'elle. Mais les frères de la jeune fille nous surprirent tous les trois. Leur colère fut telle qu'ils voulurent m'ôter la vie. Devant mes supplications, ils me firent jurer de prendre pour épouse chacune des deux femmes pour une durée d'un an. Dites-moi, mes Seigneurs, laquelle je devais choisir

en premier, la plus jeune ou la plus âgée?»

Nous rîmes aux éclats de cette devinette et si quelques-uns chuchotèrent, personne ne voulut donner la solution. Le quatrième dit alors:

«Dans ma ville habitait une honorable dame, aimée de beaucoup, en particulier d'un jeune seigneur. Celui-ci la pressait tant qu'elle finit par lui promettre de l'accepter s'il l'emmenait, en plein hiver, dans une belle et verte roseraie; en cas d'échec, il devrait ne plus jamais se montrer. Le jeune noble traversa tous les pays pour trouver un homme capable de faire pareille chose. Finalement, il rencontra un petit vieux qui s'y engagea, à condition qu'il lui donnât la moitié de ses biens. Le jeune Seigneur acquiesça, l'autre fit ce qu'il avait promis. Il invita donc la noble dame dans le jardin qui, contre toute attente, apparut entièrement vert et agréablement chaud. Se rappelant sa promesse, elle le supplia de lui permettre d'aller encore une fois chez son époux, à qui elle clama sa douleur en pleurant et gémissant. Mais celui-ci, convaincu de sa fidélité, la renvoya pour satisfaire un soupirant qui l'avait acquise à si haut prix. Le jeune noble fut tellement frappé de l'équité de l'époux qu'il considéra comme un péché de toucher une femme si honnête et la lui renvoya à son tour, en tout bien tout honneur. ~evant la très grande noblesse d'âme des deux, le vieillard ne voulut pas être en reste. Si pauvre qu'il fût, il rendit tous ses biens au jeune homme et s'en alla. Je ne sais donc, nobles Seigneurs, qui de ces trois personnes fut la plus magnanime.»

Là-dessus nous ne savions vraiment pas quoi dire. La Jeune Fille n'exprima qu'un seul souhait: que le suivant prît la parole.

Le cinquième commença donc ainsi: «Je désire être court: qui a le plus de joie, celui qui contemple ce qu'il aime ou celui qui ne fait qu'y penser?»

«Celui qui le contemple,» dit la Jeune Fille. «Non,» répondis-je. Sur quoi une discussion s'éleva jusqu'au moment où le sixième s'écria: «Nobles Seigneurs, je dois prendre femme. J'ai devant moi une jeune fille, une femme mariée et une veuve; tirez-moi de mon embarras et je vous aiderai à résoudre les autres énigmes . »

«C'est faisable puisqu'on a le choix,» répondit le septième. «Mon affaire à moi est toute différente. Dans ma jeunesse, j'aimais du fond du cœur une belle et vertueuse jeune fille et elle m 'aimait . Cependant le refus de ses proches nous empêchait de nous marier. Elle épousa donc un autre homme, honnête et brave, qui la traita avec respect et amour,

jusqu'au moment où elle attendit un enfant et souffrit au point que tous crurent qu'elle était morte. On l'enterra avec magnificence et grande tristesse. Je pensai alors en moi-même: cette femme n'a pas pu être à toi pendant sa vie, maintenant qu'elle est morte, tu peux l'embrasser autant que tu veux.» J'emmenai donc avec moi mon serviteur qui, de nuit, l'exhuma. Ayant ouvert le cercueil, je la pris dans mes bras, je touchai son cœur et je m'aperçus qu'il battait encore doucement et que, grâce à ma chaleur, il se mettait à battre plus fort; alors je compris qu'elle vivait toujours. Je la portai silencieusement chez moi et, après avoir réchauffé son corps refroidi dans un bain d'herbes aromatiques, je la plaçai sous la protection de ma mère, jusqu'au moment où elle mit au monde un beau fils, que je fis soigner avec autant d'attention que la mère. Deux jours après, comme celle-ci s'étonnait beaucoup, je lui contai ce qui s'était passé et lui demandai de bien vouloir désormais être ma femme. Mais elle montra de la réticence: cela pouvait peiner son époux qui l'avait toujours honnêtement traitée. Cependant, selon elle, après tout ce qui s'était passé, elle était obligée à présent d'aimer l'un autant que l'autre. Au bout de deux mois pendant lesquels j'avais été en voyage, j'invitai son mari chez moi; lorsque je lui demandai s'il reprendrait sa femme morte, au cas où elle reviendrait chez lui, il acquiesça, profondément ému et tout en larmes. Je lui amenai donc sa femme et son fils, lui racontant tout et le priant d'appuyer de son accord mon projet de mariage. Nous discutâmes longtemps, mais il ne put me faire renoncer à mon droit. Il dût finalement m'abandonner sa femme. Cependant la discussion continua à propos du fils.»

Ici la Jeune Fille l'interrompit en disant: «Je m'étonne que vous ayez encore redoublé les souffrances de cet homme malheureux.»

«Qu'aurait-il donc fallu que je fasse?» demanda l'autre. Là-dessus s'éleva une discussion, mais la majorité était d'avis qu'il avait bien agi. «Eh bien! non,» dit-il alors, «j'ai redonné à cet homme non seulement sa femme mais son fils. Maintenant dites-moi, mes Seigneurs, ce qui fut le plus grand, ma magnanimité ou sa joie?»

A ces mots, la Jeune Fille se réjouit tant qu'elle fit boire à la santé de ces deux personnes. Puis les autres racontèrent leurs histoires, mais étant un peu confuses, je ne les ai pas toutes retenues. Une seule me revient. L'un dit avoir connu, quelques années auparavant, un médecin qui, ayant fait sa provision de bois pour la saison froide, s'était chauffé par ce moyen tout l'hiver. Or, le printemps venu, il avait revendu ce même bois; il en avait donc profité pour rien.

«Ce doit être de la magie,» dit la Jeune Fille, «mais le temps est passé maintenant.»

«Oui,» répondit mon compagnon, «que celui qui ne peut pas résoudre ces énigmes le fasse savoir à tout le monde par un messenger convenable. Je ne crois pas qu'il faille lui dénier cela.»

A ce moment, on commença à dire les grâces, puis nous nous levâmes tous de table plus gais et plus satisfaits que par un repas plantureux. Il serait souhaitable que toutes les réceptions et fêtes fussent ordonnées de cette manière.

Après que nous eûmes fait quelques pas dans la salle, la Jeune Fille demanda si nous ne désirions pas que la Fête des Noces commençât.

«Oui, noble et vertueuse Demoiselle», répondit l'un de nous. Alors elle dépêcha un page en secret tout en continuant la conversation. Elle nous était devenue si familière, à présent, que j'osai lui demander son nom. Elle sourit de ma curiosité, ne céda pas, mais répondit: «Mon nom égale cinquante-cinq et ne comporte pourtant que huit lettres; la troisième est le tiers de la cinquième. Si on y ajoute la sixième, on obtient le nombre dont la racine, diminuée de la première, égale la troisième, racine qui est aussi la moitié de la quatrième. La cinquième et la septième sont identiques, de même que la dernière et la première; et celle-ci, ajoutée à la deuxième, égale la sixième, laquelle équivaut à quatre plus le triple de la troisième. Dites-moi, noble Ami, quel est mon nom?»

La réponse était pour moi assez obscure. Je ne me décourageai pourtant pas et dis: «Noble et vertueuse Demoiselle, ne pourriez-vous pas me dire une seule lettre?» «Oui,» répondit-elle, «c'est possible . » «Quelle est la valeur de la septième?» Elle répondit: «Autant qu'il y a de Seigneurs ici . » La réponse me satisfit et je pus facilement trouver son nom. (*1*) Elle en fut enchantée et assura que beaucoup d'autres choses nous seraient dévoilées.

Pendant ce temps, quelques nobles jeunes filles s'étaient apprêtées et firent leur entrée en grande pompe . Deux jeunes gens portant des lumières les précédaient. L'un avait un visage enjoué, les yeux vifs et belle allure. L'autre avait l'air impétueux, tout ce qu'il voulait devait s'accomplir comme je l'appris plus tard. Derrière eux s'avançaient d'abord quatre jeunes filles.

La première baissait pudiquement les yeux à terre et se comportait avec humilité.

La deuxième aussi était modeste et craintive.

La troisième s'effaroucha pour une raison quelconque en entrant dans la salle. J'appris que l'exubérance la mettait mal à l'aise .

La quatrième portait quelques petits bouquets en signe de générosité et d' amour.

Ces quatre jeunes filles étaient suivies de deux autres, vêtues avec un peu plus de somptuosité: elles nous saluèrent courtoisement. L'une portait une robe bleue constellée d'étoiles d'or, la deuxième, une robe verte ornée de fines rayures rouges et blanches. Les deux avaient sur la tête des fichus légers et vaporeux, qui leur allaient à merveille.

A la fin il en vint une qui portait une couronne sur la tête et tournait plus ses regards vers le ciel que sur la terre. Nous crûmes tous que c'était l'épouse. Mais ce n'était pas encore elle, bien que pour l'honneur, la richesse et le rang, elle la surpassât de beaucoup et que ce fût elle qui, par la suite, conduisit les Noces.

A cet instant, suivant tous l'exemple de notre Jeune Fille, nous nous jetâmes à genoux devant elle, malgré toute la modestie et la piété qu'elle montrait. Elle nous tendit à chacun la main, en nous demandant de ne pas nous en étonner, c'était la moindre chose qu'elle pouvait nous offrir. Nous devions, cependant, lever les yeux vers notre créateur, apprendre ainsi à connaître sa toute puissance, continuer sur le chemin entrepris et faire usage de la grâce qui nous était accordée, pour l'honneur de Dieu et le salut des hommes.

Bref, ses paroles étaient absolument différentes de celles de notre Jeune Fille, encore quelque peu profanes. Elles me pénétrèrent jusqu'à la moelle des os. «Et toi,» me dit-elle ensuite, «tu as reçu plus que les autres, veille aussi à donner plus en retour.» Cette recommandation m'étonna fort.

A la vue des jeunes filles et au son de la musique, nous crûmes qu'il fallait déjà danser. Mais ce n'était pas encore le moment. Les poids, dont nous avons parlé plus haut, étaient restés au même endroit. La Reine—je ne sais toujours pas qui elle était—ordonna à chaque jeune fille d'en prendre un. A notre Jeune Fille, toutefois, elle donna le sien,~ le dernier et le plus gros, et nous ordonna de la suivre. Notre suffisance avait beaucoup diminué; je remarquai que notre Jeune Fille était bien intentionnée à notre égard, mais que nous n'étions pas si estimés que certains parmi nous commençaient à le croire. Nous suivîmes donc en rang et fûmes conduits dans la première salle, où la Jeune Fille suspendit le poids de la Reine, pendant que l'on chantait un beau cantique spirituel.

Dans cette salle, il n'y avait rien de précieux sinon quelques splendides livres de prières, introuvables ailleurs. Au centre, un pupitre pouvait servir de prie-Dieu. La Reine s'y agenouilla. Nous dûmes nous agenouiller autour d'elle et

répéter les prières que La Jeune Fille lisait dans un petit livre, afin que les prochaines Noces fussent célébrées pour l'honneur de Dieu et notre salut. Puis nous allâmes dans l'autre salle, où la première jeune fille suspendit son poids, et ainsi de suite jusqu'à l'achèvement de toute la cérémonie. La Reine nous tendit à nouveau la main et s'en alla accompagnée de ses jeunes filles.

Notre présidente s'attarda encore un instant, mais comme il était déjà deux heures du matin, elle ne voulut pas nous retenir davantage. Quoiqu'elle eût plaisir à rester parmi nous, me semblait-il, elle nous souhaita bonne nuit en nous recommandant de dormir en paix. C'est ainsi qu'à regret elle prit cordialement congé de nous.

Nos pages avaient reçu des ordres et nous montrèrent à chacun nos chambres. Ils restèrent à nos côtés, dans un deuxième lit, afin de nous offrir leurs services en cas de besoin. Ma chambre (je ne peux rien dire des autres) était royalement décorée de beaux tapis et de splendides tableaux. Mais ce qui me plaisait à l'extrême, c'était mon page, capable de parler si excellemment de tout et si savant dans les arts que nous passâmes encore une heure ensemble avant d'aller dormir, vers trois heures et demie. C'était, à vrai dire, la première fois que j'aurais pu dormir tranquille. Pourtant un rêve angoissant me tourmenta toute la nuit: je m'affairais après une porte impossible à ouvrir jusqu'au moment où je finis par y parvenir. Le temps passa à des irréalités de ce genre avant de m'éveiller, enfin, vers le lever du jour.

Fin du Troisième jour

(A suivre.....)

Note:

(*1*) Le nom de la Jeune Fille est Alchimia, où A= 1, L= 11, C=3, H=8, I=9, M= 13, et de nouveau I=9, A=1. Au total 55, comme la Jeune Fille l'avait dit. Nous devons cette solution au mathématicien et philosophe G. W. von Leibnitz (1646-1716).

Il apparaît qu'Andrae s'est basé sur la valeur numérique des lettres selon leur place dans l'alphabet, donc A=1, B=2, C=3, etc... Les calculateurs attentifs remarqueront que la lettre L aurait dû être affectée de la valeur 12 et non pas 11. On suppose que cette petite complication a été glissée intentionnellement par Andrae—qui était un excellent mathématicien—afin de rendre la solution de ce problème plus difficile.